

Eros

Autor(en): **Pausanias / Meunier, Mario**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **20 (1952)**

Heft 12: **Jubiläums-Nummer = Édition du jubilé = Anniversary number**

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EROS

Discours de Pausanias — Extrait du «Banquet» de Platon

Traduction intégrale et nouvelle suivie des commentaires de Plotin par Mario Meunier.

Elle ne me semble point assez belle, Phèdre, la proposition que tu nous as faite de célébrer simplement la louange d'Eros. Elle eût été juste s'il n'était qu'un Eros, mais ce dieu n'est pas un; or, puisqu'il n'est pas un, il eût été plus heureux de nous dire par avance quel était l'Eros qu'il nous fallait louer. Je m'efforcerai donc de réparer ta faute en nommant d'abord celui qu'il convient d'honorer, et en essayant de faire ensuite un digne panégyrique de ce dieu. Nous savons tous qu'Aphrodite ne va jamais sans Eros. Or, si cette déesse était une, Eros serait unique. Mais puisqu'il est deux Aphrodite, il devient fatal qu'il soit aussi deux Eros. Et qui donc peut douter qu'il soit deux Aphrodite? L'une, plus âgée, fille du Ciel et sans mère, nous la nommons Aphrodite Céleste; l'autre, plus jeune, fille de Zeus et de Dioné, nous l'appelons Aphrodite Vulgaire. Nécessairement donc ces deux déesses doivent posséder deux aides; et, à juste titre, il sied d'appeler l'un Eros Céleste, et l'autre Eros Vulgaire. Comme il importe que notre louange s'adresse à tous les dieux, je vais tenter de vous exposer le destin de chaque Eros.

Toute action, en tant que l'on agit, n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise. Ce que présentement nous faisons: boire, chanter et discuter, rien de tout cela n'est beau en soi, mais tout peut le devenir par la manière dont l'action s'accomplit. Il résulte du bien si l'on agit en beauté et en justice; du mal si l'on se comporte avec iniquité. Il en est de même d'aimer. Tout Eros n'est pas en soi louable et beau, mais seul est beau celui qui nous incite à aimer en beauté. L'amour d'Aphrodite Vulgaire est un amour réellement trop vulgaire pour inspirer autre chose que des actions banales: c'est l'amour qu'aiment les hommes du commun. Ils s'éprennent en premier lieu, non moins des femmes que des jeunes garçons. Dans ceux qu'ils aiment ensuite, ils négligent l'âme pour s'attacher au corps. Et, ne regardant uniquement qu'à jouir et non à vivre ou à ne pas vivre en beauté, ils sont capables de s'éprendre des plus stupides créatures. Il advient par là, à ceux qui se livrent au hasard des rencontres, de s'attacher à ce qui est bon tout aussi bien qu'à ce qui est mauvais. Leur amour procède, en effet, de cette déesse beaucoup plus jeune que l'autre, de cette Aphrodite Vulgaire à la naissance de laquelle participèrent à la fois le mâle et la femelle. Mais Aphrodite Céleste en tient pas son origine de la femelle. Elle est née du seul mâle, et l'amour qu'elle suggère ne s'éprend que des jeunes garçons. Serviteur d'une déesse plus âgée et exempte de fougue, cet Eros, en leur faisant aimer un sexe naturellement plus robuste et plus intelligent, conduit au mâle ceux qui en sont inspirés. Même dans l'amour qu'ils ont pour les garçons, on reconnaît ceux que nettement incite cet Eros Céleste. Ils ne s'éprennent point des enfants, mais ils attendent pour les aimer qu'ils aient l'âge où l'esprit commence à être vigoureux, c'est-à-dire que la barbe apparaisse. Ceux qui dès lors s'engagent en cet amour sont dis-

posés, selon moi, à se chérir toute leur vie, à passer en commun leur existence, et pas du tout à décevoir l'amant inexpérimenté qu'ils ont séduit comme un enfant, à le tourner en ridicule et à l'abandonner pour se précipiter en courant vers un autre. Il serait à souhaiter qu'une loi prohibât d'aimer de trop jeunes garçons, afin qu'on ne dépensât pas tant d'efforts pour obtenir un résultat incertain. Incertaine est, en effet, l'issue que donnera en vice ou en vertu, l'évolution du corps et de l'âme de l'enfant. De leur plein gré, les hommes sages s'imposent d'eux-mêmes cette loi, mais il faudrait y contraindre les amants vulgaires, de la même façon que, dans la mesure du possible, nous les empêchons d'aimer des femmes libres. Ce sont ces amants-là qui ont déshonoré l'amour à tel point que d'aucuns ont osé soutenir que c'était un opprobre de favoriser son amant. Ceux qui parlent ainsi ont l'oeil fixé sur les amants vulgaires pour considérer l'inopportunité et l'injustice de leurs amours, car rien de ce qui se fait avec décence et selon la loi, ne saurait être équitablement blâmé.

Il est du reste aisé de comprendre les lois que les autres pays ont établies sur l'amour; elles sont précises et claires, et ce n'est qu'en Athènes et à Lacédémone que ces lois sont complexes. En Elide et chez les Béotiens, peu experts en l'art de parler, il est simplement admis qu'il est beau d'accorder ses faveurs à un amant; personne, ni jeune ni vieux, ne trouve cela honteux. Mais je crois que ces peuples ont établi cet usage pour n'avoir pas la peine de séduire leurs amants par des artifices de langage dont ils sont incapables. En Ionie et dans tous les autres pays soumis à la domination des Barbares, un tel commerce est réputé infâme. Avec cet amour considéré comme infâme, la tyrannie proscrit, chez ces Barbares, la philosophie et la culture gymnastique. Apparemment, il n'est pas de l'intérêt des tyrans qu'il se forme, parmi leurs sujets, de grands sentiments, des amitiés et des liaisons vigoureuses, toutes choses qu'Eros Céleste se plaît particulièrement à créer. Les événements l'apprentent autrefois à nos tyrans athéniens, car l'amour d'Aristogiton et la fidèle tendresse d'Harmodius renversèrent leur pouvoir. Ainsi donc, là où une loi proclame qu'il est honteux d'accorder ses faveurs à celui que l'on aime, cette loi n'a pu être inspirée que par l'indignité de ceux qui l'ont établie, par l'ambition des gouvernants et la lâcheté des gouvernés. Quant aux contrées où il est simplement admis qu'il est beau de se rendre à celui que l'on aime, cette loi n'exprime que la paresse d'esprit de ceux qui l'ont prescrite.

Dans notre cité, par contre, la législation amoureuse est bien plus sagement ordonnée. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, nos usages ne sont point très faciles à comprendre. Celui qui réfléchit sait, d'un côté, qu'il est admis parmi nous qu'il est plus beau d'aimer ouvertement que d'aimer en secret, et qu'il est préférable surtout de s'éprendre des plus généreux et des plus méritants, bien qu'ils puissent être parfois plus laids de corps que les autres. Il voit ensuite que tous ici s'entendent, d'une manière admirable, à exhorter celui qui aime, ce qu'on ne ferait point si l'on pensait qu'il fût un acte déshonnête. Il s'aperçoit encore que l'amant est estimé quand il parvient à ses fins; méprisé, s'il ne peut aboutir. Bien plus, pour conquérir l'estime en atteignant leur but, la loi donne aux amants la liberté d'employer des moyens si étranges que si

quelqu'un s'avisait d'en user pour s'efforcer de poursuivre et d'obtenir autre chose que de pouvoir être aimé, celui-là encourrait les reproches les plus graves des sages. Si donc, pour acquérir des richesses, occuper une charge ou posséder quelque autre prépondérance, un citoyen osait mettre en oeuvre tout ce que les amants font pour séduire leurs aimés: les prier avec des supplications et des implorations, leur prodiguer des serments, coucher à leurs portes et s'asservir d'eux-mêmes à une servitude qu'aucun esclave ne voudrait tolérer, amis et ennemis travailleraient à le dissuader de son entreprise; les uns, en vitupérant ses bassesses et ses adulations; les autres, en rougissant de ses actes et en s'efforçant d'amender sa conduite. Cependant la bienveillance publique est acquise à l'amant qui tente toutes ces choses, et la loi lui permet d'agir sans opprobre, comme s'il voulait accomplir le plus beau des projets. Et, ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que la plupart des hommes veulent que les amants soient les seuls assermentés dont les dieux pardonnent le parjure. Serment d'Aphrodite n'engage à rien, dient-ils. Ainsi donc, les hommes et les dieux assurent aux amants une pleine liberté; nos lois locales la consacrent, et nul en cette ville ne demeure persuadé qu'aimer et s'éprendre de ceux qui aiment ne soit pas observer un usage très beau. D'un autre côté, toutefois, à voir les pères imposer à ceux qui sont aimés des pédagogues dont toute la raison d'être est d'empêcher leurs amants de converser avec eux, et soumettre aussi les pédagogues à la même consigne: à voir camarades et compagnons insulter à ces amoureux, lorsqu'ils les voient nouer de telle relations: à voir les vieillards ne point vouloir empêcher ces iniures, refuser d'en blâmer les auteurs en trouvant qu'ils ont tort, ne dirait-on pas, en considérant ces usages, que notre cité regarde comme une honte très grande cette façon d'aimer? J'accorde ainsi cette contradiction. L'amour n'est pas chose simple. Comme je vous le disais en commençant, toute action n'est en soi ni belle ni laide; elle devient belle si elle est faite en vue du beau: laide, si c'est le laid qui l'incite. Or, il est laid d'accorder bassement ses faveurs à un être bas, et il est beau de se rendre bellement à l'amour d'un être méritant. Et j'appelle être bas cet amant vulgaire qui, plus que de l'âme est amoureux du corps. Un tel épris ne saurait être constant puisqu'il n'aime rien de constant. En effet, dès que la fleur du corps est passée, il cesse d'aimer, s'envole et disparaît, dés-honorant ses paroles et ses multiples promesses. Mais l'amant d'une âme à noble caractère reste fidèle durant toute sa vie, car il s'attache à ce qui est constant. Nos usages veulent qu'on vérifie bel et bien quels sont ces amoureux, qu'on cherche à plaire aux uns, qu'on évite les autres. Voilà pourquoi ils exhortent les uns à la poursuite et les autres à la fuite, recommandant de mettre à l'épreuve et de vérifier à quelle catégorie l'amant et l'aimé peuvent appartenir. Ainsi, il est d'abord admis qu'il y a de la laideur à promptement s'abandonner, et à ne point céder au temps le loisir convenable pour éprouver toute autre chose. Il y a de la honte encore à se donner aux riches et aux puissants, soit qu'on subisse cette infamie par crainte ou par faiblesse, soit qu'on se livre pour obtenir richesses ou situations politiques enviées. Or, de telles raisons d'aimer n'ont pas un point d'appui assez solide et assez durable pour engendrer une généreuse affection. Une seule voie, dans nos

mœurs, reste donc à frayer au favori qui veut en beauté complaire à son amant: car si chez nous, aucune servitude à laquelle pour leurs élus puissent de plein gré s'asservir les amants ne passe pour de l'adulation et n'est jamais objet de blâme: de même, il est un seul autre esclavage volontaire qui n'est jamais disqualifié, c'est celui où pour la vertu on s'engage. Nos coutumes admettent, en effet, qu'un homme peut avoir des sollicitudes empressées pour celui dont il escompte l'aide pour se perfectionner en quelque science ou en autre partie quelconque de la vertu, sans que cet asservissement volontaire soit considéré comme abject et pris pour de l'adulation. Il faut donc, si l'on veut arriver à ce qu'il soit beau qu'un favori accorde à un amant ses faveurs, rapprocher les lois qui concernant l'amour de celles qui ont trait à la philosophie et à l'acquisition de la vertu. Lorsque l'amant et l'aimé se seront fait mutuellement une loi: l'amant, de répondre aux complaisances de son aimé en lui rendant tous les services qu'il pourra équitablement lui rendre; l'aimé, de reconnaître les bons offices de celui qui le rend sage et bon en l'obligeant en tout ce qu'équitablement il pourra; lorsque l'amant sera capable d'octroyer science et vertu; lorsque l'aimé sentira le besoin d'acquérir science et sagesse, alors uniquement, par la rencontre de toutes ces conditions, il pourra être beau qu'un favori accorde à un amant ses faveurs. Se donner n'est jamais beau par ailleurs. Et, aux âmes ainsi unies, il n'y a honte aucune à ce qu'elles soient trompées. Sous toute autre raison, qu'on soit déçu ou qu'on ne le soit pas, l'amour occasionne l'opprobre. En effet, si celui qui, dans l'espérance du gain, s'abandonne à un riche amant, vient à être trompé et n'obtient pas ce qu'il convoite par suite de la pauvreté reconnue de son amant, sa honte par là ne saurait être moindre, car cet homme se découvre tel qu'il est en lui-même, prêt à tout et se prêtant à tous pour l'amour de l'argent, et cela n'est point beau. Sous un rapport analogue, si celui qui s'abandonne à un amant qu'il croit bon, dans l'intention de s'aider de cet amour pour devenir meilleur, vient à être déçu et à s'apercevoir que cet amant était pervers et dénué de vertu, une telle trahison est pourtant honorable, car l'homme qui la subit manifeste avec évidence que, pour se rendre vertueux et s'efforcer à plus de perfection, il brûle de s'empresser auprès de tout et de tous, et il n'y a rien de plus beau. Il est, en conséquence, extrêmement beau d'accorder ses faveurs pour acquérir la vertu. Un tel amour, c'est Aphrodite Céleste qui l'inspire, amour céleste lui-même, souverainement précieux aux cités et aux individus, mettant l'amant, tout aussi bien que l'aimé, dans la nécessité d'avoir pour la vertu une grande sollicitude. Tous les autres amours relèvent de cette autre déesse, d'Aphrodite Vulgaire. Voilà, Phèdre, tout ce qu'à l'improviste je puis te communiquer sur Eros.»

